



CLASSIQUES  
GARNIER

BRÉE (Germaine), GAY-CROSIER (Raymond), « Comptes rendus », in  
GAY-CROSIER (Raymond) (dir.), *La Revue des lettres modernes. La pensée de Camus*

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-16826-3.p.0189](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-16826-3.p.0189)

*La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.*

© 1979. Classiques Garnier, Paris.  
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.  
Tous droits réservés pour tous les pays.

## COMPTES RENDUS

WEIS, Marcia, *The Lyrical Essays of Albert Camus*. Ottawa, Éditions Naaman de Québec, Montreal, 1976, 212 p. *Albert Camus' Literary Milieu : Arid Lands*, edited by W.T. ZYLA and W.N. AYCOCK. *Proceedings of the Comparative Literature Symposium*, V. VIII, 205 p. Lubbock, The Texas Tech Press, 1976.

Les deux volumes, étudiés ici ensemble, sont reliés par le hasard de la chronologie et pourtant tous deux montrent bien une des tendances actuelles de la critique camusienne, une approche plus imaginative du contexte de son expérience africaine et la façon dont celle-ci a animé toute son œuvre. Marcia Weis a choisi de se concentrer sur les trois volumes d'essais — *L'Envers et l'endroit*, *Noces* et *L'Été* — où l'on sent de façon plus continue la présence du monde algérien, monde extérieur ou spirituel habité par Camus et où un certain Je soutient un ton plus intime et plus personnel que celui plus strictement formaliste et détaché des romans et des essais philosophiques. Après un bref chapitre dans lequel elle examine les différentes significations des termes *lyrique* et *essai lyrique*, de façon quelque peu trop rapide pour pouvoir fournir un cadre théorique, Mme Weis rappelle les thèmes majeurs de Camus, thèmes qu'elle subordonne à une dominante : tension et mesure ; Mme Weis met ces deux normes en équation avec l'acceptation d'une limite, donc d'une restriction qui est la condition de la mesure et de l'équilibre. Cette perception essentielle conduit Mme Weis aux paradoxes sous-jacents ainsi qu'au mouvement interne de toute l'œuvre de Camus, le jeu incessant de la bipolarisation et le va-et-vient d'un pôle à l'autre affirmant la simultanéité de leur double présence : la nature bienfaisante en tant que refuge et source de vie ; la nature, négatrice inhumaine des aspirations humaines. À cette perception initiale Marcia Weis rattache l'ambivalence que les saisons et les éléments naturels assument dans l'univers verbal de Camus, son sens de la réalité humaine paradoxale et la destinée ambiguë qu'il a façonnée pour les personnages de ses romans, tous ces facteurs étant des caractéristiques de son œuvre largement discutées.

Le second chapitre établit le cadre pour l'exploration des trois volumes d'essais successifs, considérés comme un itinéraire, non pas éloigné des intuitions premières mais plutôt orienté vers un centre d'où ces essais se déploient, se modifient

et atteignent toute leur orchestration lyrique dans « La mer au plus près » (*L'Été*). L'étude de Mme Weis pourrait ouvrir la voie des écrits de Camus à différentes analyses linguistiques et sémiotiques aujourd'hui à la mode. Son étude est en elle-même solidement traditionnelle dans son approche.

Au cours de son travail, Marcia Weis mentionne la définition de Louis Faucon de la vision de Camus qui, en termes camusiens, est une « lucidité aride ». « Terres arides » était le thème que Texas Technological University avait choisi comme sujet pour la célébration de son cinquantième anniversaire, ce qui n'est pas surprenant puisque une des tâches principales de l'université est l'étude des terres arides. Plus surprenant à première vue était le choix d'un *Symposium sur Camus* pour marquer cette célébration. Dans son discours inaugural [« Perspectives de l'université »], le Président Murray établit un rapport que les critiques littéraires, pris dans le cercle de leurs propres dissertations, tendent à oublier. Car c'était en contact avec les problèmes d'une terre aride, la famine en Afrique, qu'il avait complètement apprécié le triple message de Camus : l'évidence de la beauté et de la grandeur de la vie ; l'humiliation soufferte par des êtres humains, dans ce cas, mourant de faim ; et l'effort sisyphien de l'incessante lutte contre cette humiliation. C'est en tant que savant qu'il parla d'une « double fidélité », source de l'engagement littéraire de Camus envers la beauté et l'« humilié ».

À partir de ce thème commun, les conférences du Symposium et les tables rondes y ont gagné une nouvelle fraîcheur. Elles ont rassemblé un groupe d'érudits venus d'horizons critiques divers, Anna Balakian, Tom Bishop, Haskell Block, Jerry Curtis, Vivian Davis, Brian Fitch, Patricia Hopkins, Phillip Rhein, Marilyn Schneider et Theodore Klein. Il serait vain d'essayer de résumer chaque conférence. Mais toutes ont jeté une nouvelle lumière sur les œuvres de Camus. Les éditeurs résument brièvement ces exposés dans la préface du volume dont la présentation est un modèle du genre. C'est un ouvrage que tous les spécialistes de Camus voudront se procurer, témoignage émouvant et précieux à la présence encore active de Camus dans notre culture, presque un demi-siècle après la publication de ses premiers essais.

(Traduit de l'anglais par Anaïk Héchiche) Germaine BRÉE

Heinz Robert SCHLETTE [ed.], *Wege der deutschen Camus-Rezeption*. Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1975, 403 p. (« Wege-der-Forschung » nr. CCCXLI).

Telle qu'elle se présente, l'anthologie de H.R. Schlette comble visiblement une lacune considérable dans le domaine des connaissances de la critique de langue allemande (la même lacune existe d'ailleurs pour la critique italienne, espagnole, scandinave et russe) dont il n'était pas facile de juger l'itinéraire parcouru depuis les premiers comptes rendus, souvent hagiographiques, parus aux lendemains de la guerre jusqu'aux travaux plus fouillés des quinze dernières années. À part la *Configuration critique II* de R. Thieberger (*RLM* nos 90—93, Hiver 1963) qui réunissait une poignée d'essayistes allemands, nul bilan ne permettait de jauger à sa juste valeur l'éventail de la critique d'Outre-Rhin. Celui que nous tend H.R. Schlette offre un profil très varié de l'accueil que le public lettré a réservé à Camus de 1946 à 1971, c'est-à-dire une espèce de *Rezeptionsgeschichte* du premier quart de siècle de la critique camusienne de langue allemande. Le compilateur souligne judicieusement, dans son introduction, le caractère situationnel et relatif de son choix, car l'absence de certains travaux clefs est, pour le moins, discutable. Leur inclusion eût cependant sans doute fait éclater un volume déjà substantiel.

L'ouvrage se divise en deux parties, dont la première est consacrée à des études philosophiques et politiques générales, la seconde à des analyses d'œuvres particulières. Un rapide recensement des travaux recueillis permettra au lecteur français de mesurer l'ampleur et la diversité de l'entreprise.

[« Albert Camus et le post-fascisme »]<sup>1</sup> de W. Heist compare Camus et Sartre face à la situation politico-historique de l'après-guerre attribuant à celui-ci une perspective plus rigoureusement ancrée. Si Camus a évolué de l'absurdisme désespéré — qu'il n'a en fait jamais prôné — à une philosophie de la solidarité, il lui manque néanmoins la base théorique solide qui corse la pensée sartrienne. La même évolution allant du « nihilisme » du *Mythe de Sisyphe* à l'attitude plus affirmative de *L'Homme révolté* est retracée par H. Krings dans [« Albert Camus ou la philosophie de la révolte »]<sup>2</sup> qui voit en celui-ci un intellectuel passionné et un champion des paradoxes. L'absurde est pour ainsi dire la contradiction par excellence qui ne peut être que vécue et non pas élucidée. La révolte métaphysique, terme clef de *L'Homme révolté*, constitue cependant une contradiction dans les termes. Tout en ne désapprouvant pas la critique de l'histo-

risme qui s'y fait jour, Krings voit en Camus surtout un arpenteur des limites à ne pas franchir, soucieux d'échafauder une tactique de l'existence.

Dans le dialogue avec les Dominicains de Latour-Maubourg (1948), F. Paepcke ([« Le Sens de l'athéisme chez Albert Camus »])<sup>3</sup> signale les composantes intellectuelles et historiques de l'incroyance païenne radicale qui fait appel à une croyance non moins passionnée. À l'échappatoire religieuse qu'il refuse Camus oppose une volonté de dialogue collective. On trouvera une excellente introduction à la philosophie absurde dans [« Camus et les philosophes de l'absurde »]<sup>4</sup> de L. Richter. Elle y établit les rapports (irrationalisme passionné, pensée paradoxale) et les différences (le paradoxe pris comme absolu, c'est-à-dire Dieu) entre Kierkegaard et Camus et recense non seulement la critique que celui-ci soulève contre le saut existentiel du philosophe danois, de Chestov et de Jaspers, mais aussi l'accueil plus ou moins réservé que trouvent chez lui Heidegger et Husserl. On lira surtout avec profit la mise en perspective de la position de Camus à l'intérieur de l'existentialisme français. L'absurde est défini comme le point zéro d'un système de coordonnées où se croisent l'axe vertical qualitatif de la transcendance paradoxale et l'axe horizontal quantitatif de l'immanentisme sécularisé.

Se fondant sur une documentation solide, F. Paepcke analyse dans [« Albert Camus et la paix »]<sup>5</sup> la situation de l'écrivain face à la guerre d'Algérie. Saisi dans l'insoluble dilemme entre les exigences morales et politiques, entre deux modalités inconciliables de l'engagement, Camus opte en fin de compte, en tant qu'artiste, pour une forme de l'engagement qui réunit, sous les auspices d'une culpabilité distributive, les victimes de la souffrance et des menaces. Chez W. Müller-Lauter on trouvera une critique de l'immanentisme qui informe la logique absurde ([« Thèses sur la notion d'absurde chez Albert Camus »])<sup>6</sup>. Notre auteur réfute en particulier le reproche de trahison et de suicide philosophique que Camus adresse, dans le *Mythe*, à Kierkegaard, Chestov et Jaspers. La logique camusienne étant inductive, elle ne permet pas, selon Müller-Lauter, de conclusions existentielles. Il n'est cependant pas admissible de voir, comme le fait ce dernier, dans la révolte un démenti à la position absurde.

L'essai de P. Schneider, [« Mesure et justice »]<sup>7</sup>, qu'on retrouvera, comme le premier travail de Paepcke, le second de Heist et ceux de Bollnow, dans la *Configuration critique* déjà citée, fournit un examen de la notion camusienne de la justice. Se concentrant sur *Caligula*, *L'Étranger* et *L'État de siège*, il y relève la juxtaposition des concepts de justice et de limite. Pour

Camus, la justice absolue équivaut au pouvoir absolu. De date plus récente sont le bilan que dresse H.R. Schlette ([« Albert Camus aujourd'hui »])<sup>8</sup> et l'essai de Hans Mayer ([« Dialogue imaginaire entre Albert Camus et Hermann Hesse »])<sup>9</sup>. Le premier tente de préciser la position philosophique de Camus telle qu'elle se déclare dès après les querelles notoires des années Cinquante et dans le cadre des changements d'optique qui ont eu lieu depuis. Ce faisant, Schlette souligne avec raison l'importance des constantes dans la pensée camusienne, discernables dès les écrits de jeunesse mais souvent passées sous silence. Il y relève notamment le dualisme foncier et le paradoxe en tant que chevilles ouvrières d'une pensée naissante qui se situe, déjà partant, au-delà du nihilisme. Ayant commenté les lignes directrices de *L'Homme révolté*, notre critique conclut que les conflits existentiels, par exemple celui entre la nature et l'histoire, se posaient pour Camus dans une perspective bien différente de la nôtre où « le fonctionnalisme et le structuralisme sans âme [...] proclame[nt] déjà la mort de l'homme » (p. 199). Le dialogue imaginaire entre Hesse et Camus qu'esquisse Hans Mayer a lieu dans la salle de lecture de la bibliothèque « céleste » des lauréats du prix Nobel. Il porte sur leur conception variée de l'histoire et sur la supériorité de la dialectique sartrienne confirmée par la *Critique de la raison dialectique* que Hesse est en train de lire.

L'étude de F. Bondy sur [« Albert Camus et le monde de l'absurde »]<sup>10</sup> ouvre la série des travaux consacrés à des œuvres particulières. Quoique *Le Mythe de Sisyphe*, *Caligula* et *Le Malentendu* y soient assez sévèrement recensés, notre auteur ne manque pas de faire remarquer, et ce en 1946, que l'absurde apparaîtra sous une lumière différente une fois que la totalité de l'œuvre camusienne sera accessible. Il établit aussi quelques rapports avec le concept de l'absurde et de la mort chez Malraux. Sa seconde étude porte sur *L'Homme révolté* dans lequel il perçoit la continuation de la tradition jacobine propre à un courant privilégié de la pensée française. L'antitotalitarisme de Camus est proche de celui de H. Arendt. Bondy regrette que Camus ait manqué l'occasion d'entamer un vrai dialogue avec Sartre et Merleau-Ponty et qu'une conception éculée du marxisme rende peu probantes les critiques que Camus lui adresse. Victime du conflit insoluble entre l'idéologie et le mythe, l'auteur de *L'Homme révolté* propose, dans sa « pensée de midi », une conclusion des plus discutables. Les longs comptes rendus que O.F. Bollnow<sup>11</sup> consacre à *La Peste* et à *L'Homme révolté* se trouvent traduits dans la *Configuration critique* déjà citée. Il y souligne l'évolution morale de Camus et considère le roman comme la fixation d'une situation limite forçant les personnages à une prise de conscience

existentielle. *L'Homme révolté* constitue une quête d'équilibre entre la stylisation (la forme) et la réalité (le fond). Bollnow est un des rares critiques à considérer la pensée de Camus comme l'apport le plus original de l'essai philosophique.

Il est regrettable que les travaux de A. Noyer-Weidner ne soient pas assez connus des critiques de langue française. Avant la parution du livre de P. Cryle, [« Albert Camus à l'étape de la nouvelle »]<sup>12</sup> constituait l'une des études les plus informées de *L'Exil et le royaume* dont Noyer-Weidner s'évertue à démontrer la cohérence des récits qui le compose. Au terme de son analyse générique et comparée — on en appréciera surtout l'examen de la fonction de la polarité — notre critique conclut que le recueil de Camus représente une étape intermédiaire et séminale dans l'itinéraire de sa création romanesque. Peu de travaux portant sur le mémoire pour le Diplôme d'études supérieures (II,1224) dépassent le cadre d'un exposé des idées directrices ou d'un résumé plus ou moins habile. C'est le cas de l'étude relativement récente de H.R. Schlette<sup>13</sup> qui y décèle les structures fondamentales selon lesquelles Camus perçoit la réalité. Tout en tenant compte des connaissances superficielles que Camus avait de la Gnose et d'un certain abus des sources où il puisait plus que librement (pratiques douteuses que P. Archambault met au jour dans *A. Camus' Hellenic Sources*, Chapel Hill, North Carolina University Press, 1972), Schlette est d'avis que l'optique camusienne de la Gnose en tant que défi grec à la pensée chrétienne est encore valable aujourd'hui. Dans ce mémoire de diplôme d'un écrivain et penseur en herbe on discernera déjà le scepticisme agnostique auquel il restera fidèle et qui le sépare, dès le départ, de l'existentialisme athée et marxiste de Sartre. Pour l'article sur *Les Possédés* de J. Vandenrath<sup>14</sup> nous nous permettons de renvoyer le lecteur au compte rendu que nous en avons donné dans cette revue (*AC4*, 209-10). L'anthologie se termine sur une interprétation de *La Chute* que J. Blank intitule [« En marge des continents ou l'enfer de l'arrière-garde bourgeoise »]<sup>15</sup>. Outre un examen des lignes de force du roman, il nous propose une série de lectures qui se situent sur le plan du « paysage négatif » (aboutissant au « roman négatif » (p. 361) qui travestit par nécessité et dans le sillage de Kafka la vérité indicible), du thème de l'enfer, ses rapports avec Dante et le christianisme (l'enfer bourgeois correspondant aux limbes des tièdes et indécis), du problème de la culpabilité, enfin sur le plan politique. Il nous semble que l'apport le plus original de cet essai se trouve dans les pages sur les corrélations entre le métier de juge-pénitent et la volonté de puissance, entre la complicité, la pseudo-communication, l'alié-

nation et la révolte (pp. 370—3), corrélations qui font de Clamence « le type même d'une société qui se divinise dans sa négativité » (p. 372).

En guise de conclusion nous dirons que ce recueil, dont nul ne contestera le caractère provisoire, reflète dans son ensemble le caractère privilégié que la critique camusienne *urbi et orbi* accorde pendant sa première génération aux questions philosophiques, théologiques et politiques. Exception faite de quelques ouvrages précoces, les travaux esthétiques fouillés sont presque tous de date plus récente. Seules les études de Noyer-Weidner (1960) et de Vandenrath (1969) représentent, dans ce volume, une approche trop longtemps négligée et leurs dates de parution ne font que confirmer la tendance générale de la première critique camusienne. On ne sera guère surpris que les commentaires politiques soient parmi les plus sévères. Et il est symptomatique de ne trouver aucune interprétation consacrée exclusivement à *L'Étranger* quoique Schlette eût pu choisir parmi un nombre considérable de travaux sérieux et parfois excellents (nous songeons, par exemple, à ceux de B. Coenen-Mennemeier, J. Gabel, W. Holdheim, H. Krauss, E. Marsch, A. Noyer-Weidner, R. Weber, D. Wellershof, H. Weinrich, G. Zeltner-Neukomm). Or cette absence, sans doute voulue, indique un intérêt bien plus limité au mythe de l'aliénation hypostasiée que, par exemple, aux États-Unis. En revanche, l'Allemagne a réservé à *L'État de siège* un accueil qu'aucun autre pays n'a voulu accorder à cette pièce. Visiblement, la première critique allemande (que nous tenons à distinguer de la critique de langue allemande) de l'œuvre camusienne nous offre, dans son ensemble et bien sûr non sans quelques notables exceptions, l'image d'un monde en quête de nouvelles valeurs dont elle croit détecter les assises chez l'auteur de *La Peste*. Les premières déceptions, qui s'affermiront lors de la publication de *La Chute*, conduiront à des prises de position plus distancées et nuancées et serviront en même temps de catalyseur dans la production d'études esthétiques. L'anthologie de Schlette représente donc bien une époque révolue de la critique, mais elle en esquisse à peine le présent. Mais n'est-ce pas là la nature de tout recueil de ce genre puisque esquisser le présent revient à ébaucher l'avenir ?

Raymond GAY-CROSIER

## NOTES

1. Walter HEIST, « Albert Camus und der Nachfaschismus », *Frankfurter Hefte*, 8 (1953), pp. 296—303 et *op. cit.*, pp. 15—27. Voir aussi le bilan politique et critique que Heist dresse dans « Das Fragwürdige an Albert Camus » [« Le côté discutable d'A.C. »], *Frankfurter Hefte*, 18 (1963), pp. 19—29 et *op. cit.*, pp. 158—75. À en croire Heist, le souci d'artiste et la naïveté font courir Camus d'un court-circuit politique à l'autre.

2. Hermann KRINGS, « Albert Camus oder die Philosophie der Revolte », *Philosophisches Jahrbuch*, 62 (1953), pp. 347—58 et *op. cit.*, pp. 28—44.

3. Fritz PAEPCKE, « Der Atheismus in der Sicht von Albert Camus », *Eckart*, 27 (1958), pp. 278—83 et *op. cit.*, pp. 45—54.

4. Liselotte RICHTER, « Camus und die Philosophen in ihrer Aussage über das Absurde », pp. 113—41 in A. CAMUS, *Der Mythos von Sisyphos* (Hambourg, Rowohlt, 1959) et *op. cit.*, pp. 55—87.

5. Fritz PAEPCKE, « Albert Camus und der Frieden », *Eckart*, 29 (1960), pp. 7—21 et *op. cit.*, pp. 88—115.

6. Wolfgang MÜLLER-LAUTER, « Thesen zum Begriff des Absurden bei Albert Camus », *Theologia viatorum, Jahrbuch der Kirchlichen Hochschule Berlin*, 8 (1961/62), pp. 203—15 et *op. cit.*, pp. 116—31.

7. Peter SCHNEIDER, « Mass und Gerechtigkeit. Zu Albert Camus' Rechts- und Staatsauffassung », pp. 171—91 in *Festgabe für Carlo Schmid* (Tubingue, J.C. Mohr, 1962) et *op. cit.*, pp. 132—57.

8. Heinz Robert SCHLETTE, « Albert Camus heute », pp. 79—101 in H.R. SCHLETTE, *Aporie und Glaube. Schriften zur Philosophie und Theologie* (Munich, Kösel, 1970) et *op. cit.*, pp. 176—200.

9. Hans MAYER, « Imaginäres Gespräch zwischen Albert Camus und Hermann Hesse », *Kontexte*, VII (1971), pp. 112—9 et *op. cit.*, 201—9.

10. François BONDY, « Albert Camus und die Welt des Absurden », *Schweizer Annalen*, 3 (1946), pp. 150—9 et *op. cit.*, pp. 213—26. « Der Aufstand als Mass und Mythos. Ein Blick auf das Werk von Albert Camus aus Anlass von *L'Homme révolté* » [« La révolte comme mesure et mythe. Regard sur l'œuvre d'A. C. à l'occasion de *L'Homme révolté* »], *Der Monat*, 6 (1953), pp. 87—96 et *op. cit.*, pp. 245—64.

11. Otto Friedrich BOLLNOW, « Albert Camus, *Die Pest* », *Die Sammlung*, 3 (1948), pp. 103—13 et *op. cit.*, pp. 227—44. « Von der absurden Welt zum mittelmeerischen Gedanken » [« Du monde absurde à la pensée de midi »], *Antares*, 2 (1954), pp. 3—13 et *op. cit.*, pp. 265—80.

12. Alfred NOYER-WEIDNER, « Albert Camus im Stadium der Nouvelle, *L'Exil et le Royaume* », *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur*, 70 (1960), pp. 1—38 et *op. cit.*, pp. 281—328.

13. Heinz Robert SCHLETTE, « Albert Camus' philosophische Examenschrift *Christliche Metaphysik und Neuplatonismus* », pp. 152—62 in H.R. SCHLETTE, *Aporie und Glaube. Schriften zur Philosophie und Theologie* (Munich, Kösel, 1970) et *op. cit.*, pp. 329—40.

14. Johannes VANDENRATH, « Dostojewskis *Dämonen* in der Bühnenfassung von Camus », *Die Neueren Sprachen*, 68 (1969), pp. 606—17 et *op. cit.*, pp. 341—56.

15. Josef BLANK, « Am Rande des Kontinents oder die spätbürgerliche Hölle. Zur Interpretation von A. Camus' *Der Fall* », pp. 9—33 in J. BLANK [ed.], *Der Mensch am Ende der Moral* (Düsseldorf, Patmos, 1971) et *op. cit.*, pp. 357—85.